

CD, coffret, compte rendu critique. THE GREAT LUCIANO PAVAROTTI (3 cd Sony classical)

CD, coffret, compte rendu critique. THE GREAT LUCIANO PAVAROTTI (3 cd Sony classical).

Le coffret qu'édite pour l'anniversaire de la mort de Luciano Pavarotti, – ce 6 septembre 2017 marque les 10 ans de sa mort-, Sony classical vaut bien des archives majeures dévoilant l'exceptionnel instinct dramatique du ténor légendaire décédé en 2007. Le



triple coffret se rend même indispensable pour tous ceux qui souhaitent encore découvrir et explorer ce répertoire ciselé par le ténorissimo italien. De fait aux côtés de ses Donizetti et Bellini d'anthologie, il restera toujours ses premiers Verdi, avec ici un chef digne de sa lyre solaire, de son timbre stylé, de ses phrasés uniques, de son legato irradiant et incandescent, de sa souveraine musicalité, de sa justesse exemplaire, de son vibrato si finement contrôlé... Voici donc en volet 1 (cd1), un récital anthologique qui vaut autant pour l'intelligence solarisée d'un timbre verdien de première qualité, que par le tempérament orchestral et dramatique prêt à le soutenir sans aucune faute de goût, soit la baguette vive, affûtée, calibrée, subtile de Claudio Abbado (les Pappano, Muti, Chailly... et autres verdiens autoproclamés, devraient réécouter cet équilibre fusionnel, d'une infinie subtilité entre le chef et son soliste : un duo amoureux d'une

finesse irrésistible). L'ouverture d'Aida (version de 1872 – ultime séquence de ce récital anthologique, un rien trop court) impose une sensibilité wagnérienne chez un Abbado doué plus que tous les autres (hormis Karajan) pour l'intériorité : couleurs, accents, dynamique favorisent un théâtre de l'introspection qui désigne immédiatement (par les thèmes à venir), ce huit clos psychologique, à la fois étouffant, passionnel, tragique, dans une version moins jouée, mais dans sa continuité, formidable résumé symphonique de tout l'opéra. Là aussi, à travers la sensibilité du maestro, une leçon de très haute musicalité, entre détail et souffle volcanique.



MILAN avec CLAUDIA ABBADO, 1978 et 1980. CD1. « PAVAROTTI PREMIERES » : l'album ici réédité regroupe plusieurs airs verdiens dans leur version historique rarement chantée. A Milan en janvier 1978 et avril 1980, voici l'Everest vocal, le

dieu des ténors (après Caruso), lui-même admirateur de Giuseppe di Stefano (le partenaire si difficile de Maria Callas, et son amant lunatique), l'immense Luciano Pavarotti dans une série de quatre opéras verdiens où rayonnent son intensité, sa couleur, insignes. Voici l'ardent « Odi il voto, o grande Iddio » d'ERNANI, mais dans une variante historique pour le ténor Nikolai Ivanov (1844). D'ailleurs tous les airs sont des versions aménagées pour l'ampleur vocale et dramatique de chaque interprète du XIX^e ; Pavarotti et Claudio Abbado partagent ce goût pour les couleurs et les timbres spécifiques, un format et une balance ciselés où éblouit le relief spécifique de l'italien verdien, si ciselé, du grand diseur Pavarotti. Les chefs sur orchestre d'instruments d'époque devraient là aussi y puiser une source d'intelligence expressive sans limites... A Bon entendeur.

Ardeur, ivresse sensible, caractère extatique (ATTILA), goût et sens du verbe... tout indique l'excellence du chanteur, apte

à caractériser par sa seule voix, une situation, une atmosphère émotionnelle (cf les deux airs d'I DUE FOSCARI, dont la cabalette « Si lo sento, Iddio mi chiama », dans sa version alternative de 1846 – une rareté d'une remarquable subtilité : phrasés ductiles, passage en voix de tête d'une fluide résolution, atteignant des aigus angéliques et céleste et d'une tendresse plus que stylée). En prime, complément indispensable pour tous ceux qui pensaient que Pavarotti ne savait pas chanter en Français, qu'ils écoutent ici: « A toi, que j'ai chérie », air alternatif pour Pierre-François Villaret de 1863, extraits des VEPRES SICILIENNES- quand Verdi était un compositeur que souhaitait et applaudissait le Second Empire : sur le tapis instrumental, tragique et digne, esquissé par Abbado, la chaleur fulgurante du timbre fait entendre l'éclat nuancé de la prière amoureuse, ce travail sur la ligne, la hauteur, la justesse et surtout la sobriété d'élocution. Un modèle de tact, de goût, de suggestivité extatique (la caresse sombre des cordes de l'Orchestre de la Scala milanaise). Une perle parmi d'autres, sublimées par l'entente chef et ténor. Rien que pour ce cd1, le coffret opportunément édité par SONY est un must absolu. En complément, l'éditeur ajoute le concert live à Modena / Piazza Grande d'août 1985 ; et offrande parmi d'autres du fameux trio vocal, « des Trois Ténors », – soit Pavarotti et ses confrères Placido Domingo et José Carreras, leur live intitulé « The THREE TENORS CHRISTMAS », réalisé à Vienne, au Konzerthaus en décembre 1999. Le coffret comblera tous les goûts, dont les plus connaisseurs d'un Verdi bellinien, grâce au cd1 scaligène.



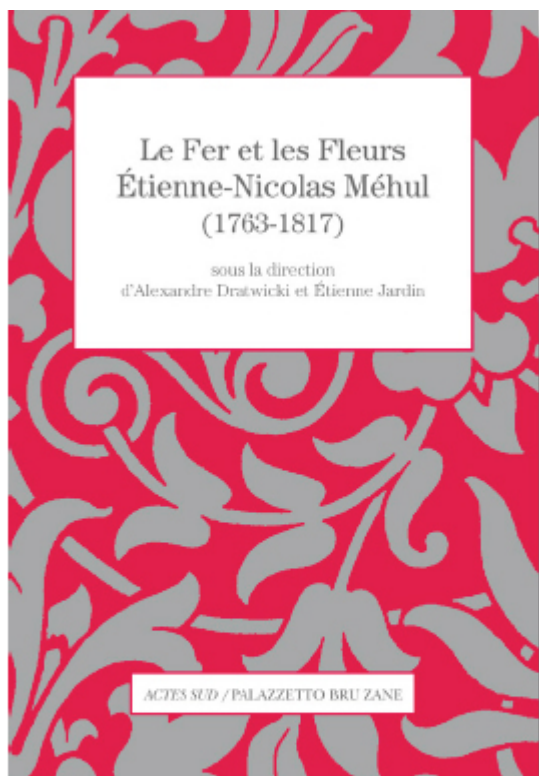
CD, coffret, compte rendu critique. THE GREAT LUCIANO PAVAROTTI (3 cd Sony classical). CD1 : PAVAROTTI PREMIERES : airs rares en première mondiale (1978 /

1980 – Claudio Abbado, Orchestre de la Scala de Milan, ... CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2017.

LIRE aussi notre dépêche annonce 10 ans de la disparition / mort de Luciano Pavarotti

<http://www.classiquenews.com/opera-coffrets-cd-pour-le-10eme-anniversaire-de-la-mort-de-luciano-pavarotti-2007-2017/>

LIVRE événement, compte rendu critique. LE FER ET LES FLEURS : Etienne-Nicolas MÉHUL (co édition Pal. Bru Zane / Actes Sud)



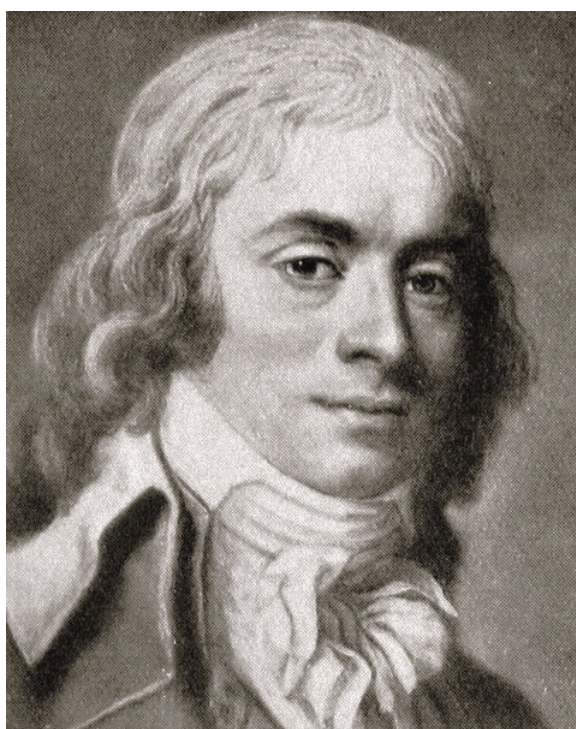
16,5 x 24 cm / 900 pages / 35
illustrations en noir / ouvrage broché /
40 €

LIVRE événement. LE FER ET LES FLEURS : Etienne-Nicolas MÉHUL (co édition Pal. Bru Zane / Actes Sud). Enfin une somme quasi exhaustive des dernières avancées scientifiques, concernant un compositeur marquant de la Révolution à l'Empire : Méhul. C'est le premier Romantique français, précurseur de Berlioz et Spontini, dont le génie post gluckiste, a façonné un dramatisme sanguin, noble, viril surtout (plus michelangelesque que Raphaélien, reconnaîtra Cherubini (auteur d'une

notice biographique, la seule qu'il ait jamais écrite), avec lequel Méhul composa le pilier du « bon goût », comme inspecteurs et juges au Conservatoire de Paris, alors que Gossec y était professeur de composition. Le livre n'est pas une biographie (laquelle demeure encore à écrire de façon complète), mais elle regroupe plusieurs textes et articles dont les thématiques organisées et structurées selon un plan valable, constituent par complémentarité et dans un corpus contextualisé, une remarquable avancée documentaire sur **Etienne-Nicolas Méhul (1763-1817)**, dont les oeuvres majeures demeurent ses symphonies (toujours mésestimées mais récemment exhumées par [Bruno Procopio, chef transatlantique à l'énergie intacte comme défricheur de partitions fortes, entre Baroque et Romantisme français](#)), l'opéra gluckiste et fantastique (en cela ossianique) Uthal, ou le drame sacré Joseph... Le lecteur parcourt ainsi les aspects et facettes d'une oeuvre marquante, – emblématique de la fureur et de l'éclat nerveux, très dramatique, hérité des Lumières et des tumultes variés de la

période révolutionnaire. Tempérament destiné au théâtre, Méhul cultive cette sensibilité féline et virile qui le rapproche de Beethoven et rayonne dans ses oeuvres purement orchestrales (à notre avis, le filon à réinvestir et approfondir dans les années qui viennent, et que l'ouvrage ne renseigne pas assez).

Méhul : génie romantique français, frénétique, nerveux, viril Le Beethoven français



Voici donc des contributions décisives documentant « Méhul et la vie politique » (dont ses rapports à Bonaparte, lequel même s'il ne faisait pas mystère de ses goûts italiens, – voir la faveur réservée à Paisiello, ne manqua pas d'honorer et récompenser l'art de Méhul); « Méhul et les institutions » (présence discrète mais marquante au Conservatoire : 1793-1815 ; focus sur le Méhul théoricien et pédagogue, dont témoigne sa Méthode de piano et

son implication pour une édition ambitieuse qui ne s'achèvera qu'après sa mort, reprise par Q. de Quincy, R-Rochette puis Halévy : le « Dictionnaire de la langue des beaux-arts »... finalement publié en 1858) ; 7 articles clés témoignent dans la partie centrale de « Méhul à l'ouvrage » (Uthal et l'ossianisme / le ballet, école de la Symphonie ? / La chasse

du jeune Henri / Méhul et le mélodrame : le cas des Hussites / Qui a composé la Messe de Méhul ? / enfin, Euphrosine ou le Tyran corrigé (1790) / et un article majeur sur la chronologie des ouvrages créés du vivant de l'auteur et leur réception : « la programmation de Méhul à Paris de son vivant »).

Une ultime (et 4è) partie interroge la « postérité » de Méhul à travers les déclarations et nombreux hommages littéraires réalisés à ou après sa mort : ainsi les discours prononcés sur la tombe ; la biographie critique rédigée par son confrère Cherubini, divers essais sur son œuvre et sa personnalité (l'horticulteur à Pantin / Méhul au coeur de la réforme de Castil-Blaze, promoteur de toujours plus de théâtre à l'opéra), surtout, écrits de Berlioz à propos de son « modèle » Méhul...

En somme l'on ne pouvait rêver meilleure somme documentaire pour mesurer la valeur et l'apport de Méhul. Une seule réserve cependant, il aurait été très pertinent de dédier une analyse complète de son écriture purement symphonique (certes amorcée par l'article qui en identifie les traces dans les ballets)



comme éclaircir les réels « élèves » ou disciples de Méhul après sa mort, dont [Louis-Ferdinand Hérold](#), qui ont été capables de concevoir et prolonger son oeuvre essentielle dans l'évolution de la musique romantique française. Lecture hautement recommandée d'autant mieux opportune pour le bicentenaire Méhul 2017.



LIVRE événement. LE FER ET LES FLEURS : Etienne-Nicolas MÉHUL (co édition Pal. Bru Zane / Actes Sud). Ouvrage collectif sous la direction d'A. Dratwicki et Etienne Jadin – Parution : le 6 septembre 2017 – 40 euros TTC – 704 pages – ISBN

978-2-330-08019-8 – Livre élu « CLIC de CLASSIQUENEWS » de

septembre 2017.

LIRE aussi notre [dépêche annonce actualités de l'année Méhul 2017](#)

VOIR aussi, [Symphonie n°1 de Méhul \(1808\) révélée par Bruno Procopio, maestro transatlantique](#)

Michael Spyres chante Faust de Berlioz à Nantes et Angers



ANGERS NANTES OPERA : BERLIOZ, La Damnation de Faust de Berlioz, 15, 23 septembre 2017. Après Lohengrin de Wagner, sommet du romantisme germanique, également présenté en version de concert ([LOHENGRIN avec Daniel Kirch, Catherine Hunold, septembre 2016, LIRE notre compte rendu complet](#)), **ANGERS NANTES OPERA**

propose le chef d'oeuvre lyrique et symphonique le plus audacieux et expérimental de Berlioz, « notre Wagner français »... Orchestration virtuose, écriture chorale et vocale d'une rare puissance dramatique, La Damnation de Faust est selon l'esprit aventureux et novateur de Berlioz, une « légende dramatique ». La caractérisation des personnages d'après Goethe (le docteur Faust et son mentor initiateur, Mephistophele, Marguerite qui malgré ses turpitudes criminelles sera cependant sauvée et accueillie au ciel – l'opéra s'achève d'ailleurs sur son apothéose-, les atmosphères, l'enchaînement des séquences entre fantastique et

réalisme... composent l'un des opéras les plus forts du XIXè, véritable manifeste du romantisme français (créé à l'Opéra-Comique de Paris, le 6 décembre 1846). Gageons que comme ce fut le cas de Lohengrin, la saison passée, cette Damnation de Faust, portée par le génie de Berlioz et servie par une distribution prometteuse (avec dans les deux cas l'excellente Catherine Hunold, dans Lohengrin, Ortrud hallucinée et mordante ; chez Berlioz, Marguerite...), sera l'un des temps forts de la prochaine saison 2017 – 2018 d'Angers Nantes Opéra...

**La Damnation de Faust de Hector
Légende dramatique en 4 parties
Présentée par ANGERS NANTES OPERA**

**ANGERS, Centre de congrès, vendredi 15 septembre 2017, 20h30
NANTES, La Cité, samedi 23 septembre 2017, 20h30**

Avec Michael Spyres (Faust), Laurent Alvaro (Méphistophélès), Catherine Hunold (Marguerite)... Choeur d'Angers Nantes Opéra (Xavier Ribes, direction) / Choeur de l'Opéra de Dijon (Anass Ismat, direction) / Orchestre national des Pays de la Loire. Pascal Rophé, direction.

[RESERVEZ VOTRE PLACE dès à présent](#)

sur le site [d'ANGERS NANTES OPERA](#)

<http://billetterie.angers-nantes-opera.com/reservations-specta>



LIRE aussi notre [compte rendu critique de la Damnation de Faust de Berlioz avec Michael Spyres, sous la direction de Sir John Eliot Gardiner, au Festival Berlioz de la Côte Saint-André, fin août 2017](#)

LIRE AUSSI notre [présentation générale \(pertinence, temps forts de la nouvelle saison lyrique\) de la saison 2017 – 2018 d'ANGERS NANTES OPERA, l'ultime saison conçue par Jean-Paul Davois](#)

Compte rendu, concert, La Côte Saint André, Festival Berlioz, le 30 août 2017. BERLIOZ : La Damnation de Faust. Hallenberg, Spyres, ...Gardiner.

Compte rendu, concert, La Côte Saint André, Festival Berlioz, le 30 août 2017. La Damnation de Faust. Hallenberg, Spyres, Naouri, Riches / Gardiner.

Pourquoi Berlioz est-il si populaire Outre-Manche, où il est si bien servi, et



relativement boudé en France ? Si entre autres le chef François-Xavier Roth le défend avec ardeur, force est de reconnaître que le compositeur est toujours trop rare à l'affiche. A la suite du regretté Colin Davis, John Eliot Gardiner est le plus éminent des grands berliozziens parmi les baguettes britanniques. Dans la perspective de 2019, où il dirigera Benvenuto Cellini, il a initié dès 2014 un cycle qui lui permet de revisiter les œuvres majeures du plus célèbre des Côtétois (nom des habitants de la Côte Saint André). C'est ainsi que Bruno Messina lui a confié la réalisation de la

Damnation de Faust pour le Festival Berlioz 2017.

Damnation inspirée & dantesque

A la tête de son orchestre Révolutionnaire et Romantique, qui n'aura jamais été mieux nommé, du Monteverdi Choir auquel sont associées deux autres formations, il a réuni les meilleurs solistes : l'extraordinaire ténor américain **Michael Spyres**, **Laurent Naouri**, le plus grand de nos barytons-basses, **Ann Hallenberg**, mezzo suédoise dont on connaît surtout les qualités d'interprète baroque, et le baryton basse **Ashley Riches**. L'auditorium aménagé dans la cour du Château Louis XI offre un confort visuel et acoustique rare. Le vaste plateau, bien rempli, autorise une mise en espace, efficace, aux moyens les plus simples (déplacements, gestique, expression corporelle et mimiques), qui suffit à donner un supplément d'expression dramatique bienvenu. D'autre part, il est bien connu que l'engagement physique amplifie le chant de chacun.



La longue familiarité que le chef entretient avec la partition, au contraire d'une routine, l'a conduit à un approfondissement manifeste : même lors des effets de masse, les détails sont toujours perceptibles, les dynamiques ont encore gagné, avec une passion que ne contredit pas l'âge. De l'éclat, de la vigueur de la marche hongroise, du modelé du ballet des sylphes, de l'articulation aérienne du menuet des follets, au lyrisme des interventions de Faust et de Marguerite, avec une course à l'abîme en 3D, un infernal Pandoemonium, toute la palette expressive est illustrée magistralement, avec les lignes incisives ou estompées, avec les couleurs les plus flamboyantes comme les plus voilées, c'est un constant régal.

La légende dramatique trouve ici des interprètes habités, portés par le charisme et la direction de **John Eliot Gardiner**. Tout d'abord, les chœurs, principalement le Monteverdi Choir, qui accompagne depuis si longtemps son fondateur. Prodigieusement virtuose, il épouse à la perfection les intentions de Berlioz. Paysans, soldats, étudiants, gnomes, sylphes, follets, damnés, démons, esprits célestes, interviennent tour à tour dans des pages exigeantes, virtuoses. La dynamique, la projection, l'intelligibilité sont permanentes. Il faudrait tout citer pour leur rendre justice. Enfin, les solistes. On connaît **Michael Spyres** pour son ample tessiture, pour son style et son égale réussite comme haendelien, mozartien et belcantiste. Il chantait splendidement Enée à Strasbourg en avril dernier. Ce soir, nous en avons la confirmation : malgré ses origines américaines, il s'inscrit dans la lignée des grands ténors ou baryténors français, avec une énergie et une puissance amplifiées. Son timbre clair, ses riches couleurs, sa projection, son aisance et sa diction en font un Faust de rêve. Sa quinte aigüe libérée, rayonnante (le « la bémol » pianissimo où culmine son air « Merci, doux crépuscule ») relève du grand art. Il vit intensément son personnage et nous émeut dans sa passion flamboyante (duo avec Marguerite). Son Invocation à la nature est d'une vérité poignante, d'un

romantisme absolu et juste. Est-il meilleur Méphitophélès que le bondissant **Laurent Naouri**, dans la plénitude de ses moyens, en adéquation avec les exigences du rôle ? Impérieux, sarcastique, drôle, hâbleur, le démoniaque corrupteur prend ici une dimension à la fois humaine et surnaturelle par sa voix, puissante et toujours intelligible, et ses talents de comédien. Rôle charnière, entre mezzo et soprano, Marguerite autorise bien des lectures. Fraîche, noble, d'un romantisme vrai, **Ann Hallenberg** nous fait aimer le personnage, trop souvent falot. Son humanité, la montée de la passion, son rayonnement tragique sont idéalement traduits. Prise dans un tempo très retenu, la chanson du roi de Thulé est servie par une voix longue, claire. Le duo avec Faust est un sommet, à la progression admirable. Mais c'est peut-être le célébrisime « D'amour, l'ardente flamme », où le cor anglais lui répond, qui porte le plus d'émotion contenue. Il faut citer aussi le Brander d'Ashley Riches, dont la chanson du rat est fort bien servie par une voix sûre, bien timbrée et sonore.

Le finale de la dernière partie nous emporte, au plein sens du terme. La course à l'abîme, haletante, effrénée, inexorable, ponctuée par les « hop, hop ! » de Méphistophélès qui triomphe dans le Pandoemonium, avec ses tutti fracassants, ses cuivres et ses percussions agressifs, c'est un tourbillon démoniaque. L'effet est vertigineux, dantesque. La vision céleste, éthérée avec ses deux harpes et son chœur d'enfants, puis l'apothéose de Marguerite renouent avec la sérénité. Toute la magie berliozienne s'y épanouit, pour le plus grand bonheur des auditeurs. Nous attendons avec impatience l'enregistrement qui devrait suivre, tant la réussite est exceptionnelle.

Compte rendu, concert, La Côte Saint André, Festival Berlioz, le 30 août 2017. La Damnation de Faust. Hallenberg, Spyres, Naouri, Riches / Gardiner. Illustrations : © Festival Berlioz de la côte Saint-André 2017

LIVRE événement, annonce : MEHUL, le fer et les fleurs (Actes Sud)

LIVRE événement, annonce. Le Fer et les Fleurs – Étienne-Nicolas Méhul (1763-1817) / Co édition Actes Sud / Palazzetto Bru Zane. Livre commémoratif... 2017 marque le BICENTENAIRE de la mort de **Étienne-Nicolas Méhul (1763-1817)**, compositeur majeur de l'époque napoléonienne, mais oublié à peine 10 années après sa disparition. Il est temps d'analyser et de réévaluer la portée de son écriture, en particulier symphonique car il fut bien ce Beethoven français, inspiré par les nouvelles tendances de l'écriture orchestrale. D'ailleurs, Méhul fait jouer ses premières symphonies au moment où Paris découvre Beethoven, tout en étant fasciné par l'exemple entre tous, Joseph Haydn. Né sous l'Ancien Régime, l'homme a traversé les tumultes de la Révolution et les ors de l'Empire pour mourir à l'aube de la Restauration. Ses portraits suivent les modes du temps, selon les régimes qui se succèdent alors. Sa musique, classique par ses formes, aspire à une nouvelle esthétique : celle de l'expression d'un sentiment libéré, vindicatif, conquérant, vibrant dans toute sa versatilité. Il serait ainsi le meilleur représentant en France d'un mouvement né en pays germanique à la fin du XVIII^e, « ***Sturm und Drang*** », c'est à dire mot à mot, tempête et passion », un courant affectionnant l'exacerbation



16,5 x 24 cm / 900 pages / 35
illustrations en noir / ouvrage broché /
40 €

ultime des passions de l'âme, au diapason des catastrophes naturelles... Le tempérament de Méhul en fait un dramaturge né qui maîtrise totalement le sens du temps scénique ou temps dramatique, totalement fusionné avec le temps musical et symphonique (cf en ce sens le récent enregistrement de son opéra inspiré par le fantastique néomédiéval inspiré par les pseudomythes d'Ossian de Macpherson, [UTHAL, un ouvrage dont la partition, – emblème de l'originalité puissante du compositeur, n'emploie aucun violon / CD UTHAL enregistré en mai 2015, publié en janvier 2017](#)). C'est cette veine frénétique et fantastique (digne d'un Weber) qui influence particulièrement le seul élève dont Méhul peut mettre en avant, Louis Ferdinand Hérold (dont Actes Sud a aussi crédité un ouvrage complet et exemplaire).



À l'occasion du bicentenaire de sa mort, l'ouvrage collectif co édité par Actes Sud, précise la figure esthétique d'un auteur à redécouvrir, réaffirme l'importance d'un artiste, dévoile et souligne des facettes encore méconnues de son catalogue (bilan sur ses opéras, ses ballets qui seraient les préludes directs des symphonies...), et donne une image exacte de sa présence dans la vie

musicale des années 1780-1815. Aux côtés de la valeur reconsidérée de son œuvre, les textes analysent la réception et la fortune critique de l'œuvre. Car en dépit de sa disparition auprès du grand public et des amateurs, Méhul continue d'être le symbole de tout un courant auprès des compositeurs et musicologues – de Berlioz (qui lui consacre un développement repris, demeuré fameux dans ses *Soirées de l'orchestre*), Cherubini à Castil-Blaze-, les plus avisés. Méhul est un symbole... de quoi précisément ? Le livre à paraître ce 6 septembre 2017 y répond. A suivre le jour de la

parution de l'ouvrage, notre grande critique développée du livre MEHUL, le fer et les fleurs (Actes Sud).

LIVRE événement, annonce. Le Fer et les Fleurs – Étienne-Nicolas Méhul (1763-1817), Alexandre Dratwicki et Étienne Jardin – [Actes Sud](#) / Palazzetto Bru Zane / Parution annoncée le 6 septembre 2017.

Prochaine grande critique dans le mag cd, dvd, livres de classiquenews.com.

LIRE AUSSI notre [dossier spécial MÉHUL 2017](#) / recreation de la symphonie n°1 de 1808, contemporaine de la Symphonie n°5 de Beethoven avec laquelle l'opus de Méhul présente une parenté rythmique manifeste

VOIR notre reportage vidéo : le maestro transatlantique [Bruno Procopio ressuscite le SYMPHONISTE MEHUL à Rio de Janeiro \(octobre 2016\)](#)

LIRE AUSSI notre [compte rendu critique du livre cd UTHAL, 1806](#)

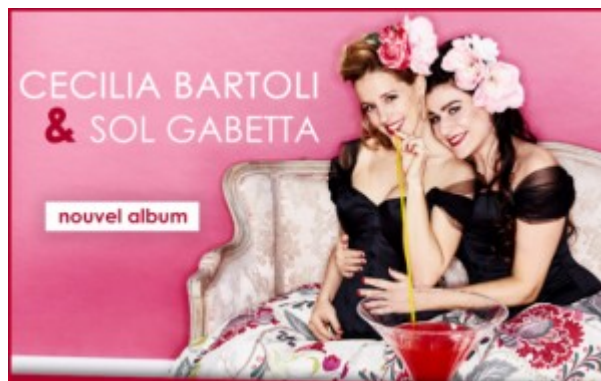
Signatures. Patricia Petibon quitte DG pour Sony classical



CD, opéra. SONY CLASSICAL accueille le prochain album de Patricia Petibon... Si Deutsche Grammophon fleuron en or du groupe Universal conserve une aura indiscutable en regroupant les plus grands pianistes actuels (ancienne et nouvelle générations confondues : LIRE notre dépêche d'août 2017, « les plus grands pianistes sont chez DG / Deutsche Grammophon), rien ne va plus en revanche chez DECCA, label prestigieux s'il en est, il y a encore 3 ans, label des grandes voix (Kaufmann, Fleming, Bartoli...). Après le déjà cité Jonas Kaufmann, Juan Diego Florez, R Alagna, la soprano française colorature – Patricia Petibon (ex DG), récente « Belle excentrique », soit l'une des plus délurées, délirantes de la scène actuelle (Lulu fascinante envoûtante) signe un nouveau contrat chez Sony classical. Un premier disque est annoncé au printemps 2018. A suivre.

GSTAAD : nouveau programme de Cecilia Bartoli et Sol Gabetta

CD & CONCERT, annonce. Nouveau DUO de choc : Cecilia Bartoli et Sol Gabetta. Déjà signalé dans notre dépêche du 5 mai dernier, le concert événement défendu par deux lolitas virtuoses du classique actuel, la violoncelliste, ambassadrice du Festival Menuhin de Gstaad **Sol Gabetta** et la mezzo romaine **Cecilia Bartoli**... en couleurs acidulées et poses pop, les deux artistes posent en vraies soeurs musiciennes, à l'occasion de la parution de leur nouveau cd à deux voix : chant du violoncelle et voix de braise et de sensualité éruptive. Cecilia Bartoli et Sol Gabetta annoncent conjointement le programme de leur nouvel album discographique à paraître en septembre prochain, « **Dolce Duello / La Voce e il Violoncelle** », joute festive et virtuose entre émulation et expressivité, où les deux interprètes jouent avec l'orchestre sur instruments d'époque, « **Capella Gabetta** », une série d'airs d'opéras napolitains (Caldara, Porpora...), mais aussi sommets lyriques de Vivaldi, Haendel, Gabrielli et Albinoni. Duo de choc et de charme présenté en première mondiale au **festival Yehudi Menuhin de Gstaad, dans l'église mythique de Saanen** (celle où joua le violoniste légendaire au moment où il créait son festival dans le Saanenland), **le jeudi 31 août 2017, 19h30**. Si le timbre du violoncelle évoque l'âme humaine, la voix de Cecilia Bartoli affirme quant à elle, une sincérité et une ardeur souvent irrésistible. Alors duo de tempéraments rivaux et concurrents, ou complémentarité de deux feux expressifs et virtuoses d'une rare justesse de ton ? Le CD est annoncé quant à lui chez **DECCA en novembre 2017**. A suivre. Prochaine annonce complète et critique cd dans le mag cd dvd livres de classiquenews...



UNE TOURNEE EUROPEENNE dès l'automne 2017, est déjà annoncée dont une date à la Philharmonie de Paris le 4 décembre 2017. A suivre.

+ D'INFO sur [le site du GSTAAD Menuhin Festival & Academy 2017](#)



LIRE notre dépêche Festival Yehudi Menuhin Festival & Academy 2017 / Temps forts I :

<http://www.classiquenews.com/festival-de-gstaad-2017-13-juil-2-sept-2017-temps-forts-i/>

LIRE aussi notre **présentation générale du Yehudi Menuhin Festival & Academy 2017** à GSTAAD :

<http://www.classiquenews.com/gstaad-festival-academy-12-juillet-2-septembre-2017/>



POMP IN MUSIC
13 JUILLET – 2 SEPTEMBRE 2017

Sol Gabetta
Samedi, 22 juillet 2017, Eglise de Saanen



LA LOCATION EST OUVERTE!



JAAP VAN ZWEDEN



GSTAAD MENUHIN FESTIVAL

Compte-rendu, opéra. Innsbruck, Festwochen der Alten Musik, le 25 août 2017. KEISER : Octavia. Barockensemble Jung, Jörg Halubek

Compte-rendu, opéra. Innsbruck, Festwochen der Alten Musik, le 25 août 2017. KEISER : Octavia. Barockensemble Jung, Jörg Halubek. Fort de sa centaine d'opéras, dont seule une vingtaine intégralement préservée, Reinhard Keiser mérite une réhabilitation qui ne s'est que trop fait attendre. Nous avons eu la chance de découvrir cette « Embrouille à Rome » en 2004 au Festival Haendel de Karlsruhe, et le choc perçu à l'époque ne s'est pas démenti lors de cette mémorable soirée tyrolienne. Les quelques coupures opérées dans cette longue partition (3h15 de musique tout de même) n'ont en rien entamé la cohérence du projet artistique, brillamment défendu par une troupe de jeunes chanteurs, en partie lauréats du Concours Cesti de l'an dernier (NDLR : Concours de chant baroque organisé in loco).

KEISER à INNSBRUCK : un chef- d'œuvre à nouveau révélé



L'intrigue rappelle à bien des égards celle du Couronnement de Poppée monteverdien : Octavie est toujours la victime des caprices juvéniles du lascif Néron, et Poppée est ici la séduisante Ormoena, mais cette fois-ci c'est l'impératrice légitime et non le philosophe Sénèque (non moins falot que dans le drame vénitien de Busenello) qui est poussée au suicide. Elle sera sauvée par le conjuré Pison secrètement amoureux d'elle, tandis que Néron sera aux prises avec ses remords (l'opéra hambourgeois, sis en terre protestante, a une forte

composante morale) quand elle apparaîtra en spectre devant lui, suscitant une scène de délire d'un dramatisme intense. Comme à Venise, ce chef-d'œuvre de 1705 multiplie et alterne les scènes comiques et tragiques (au Sénèque austère fait écho le comique débridé du bouffon Davus), le théâtre dans le théâtre, rappelant au passage que Néron, inventeur des applaudissements, organisait des spectacles. Spécificité de Hambourg que l'on retrouve également chez Telemann, le plurilinguisme est de mise, avec des airs en allemand et en italien (rappelant ainsi l'origine vénitienne de la plupart des livrets mis en musique dans ce fameux théâtre du Marché aux Oies). Les airs sublimes abondent, sans aucun temps mort, et – rendons à César ce qui appartient à Keiser – on y reconnaîtra de nombreux airs « célèbres » outrageusement empruntés par Haendel pour ces pages italiennes (Agrippina, Rodrigo, Il trionfo del Tempo et la Resurrezione notamment), à

une époque où le plagiat n'était qu'un vague concept littéraire.

La cour de la Faculté de Théologie est un écrin idéal pour rendre proche du public, ce théâtre d'une inventivité constante, encore épargné par les contraintes formelles de l'opéra seria à peine nourrisson. Malgré quelques menus inconvénients (le passage de quelques vols aériens, le pépiement d'oiseaux nocturnes), et les contraintes du lieu qui obligent à l'emploi d'une scénographie minimaliste et d'un orchestre nettement moins fourni qu'à Hambourg (ainsi dans l'air extraordinaire avec cinq bassons obligés, « Holde Strahlen », deux instruments seulement seront utilisés, mais soutenus par un hautbois da caccia du plus bel effet). **François De Carpentries** joue très intelligemment de ces contraintes et, mêlant costumes modernes et anciens, associant décors peints aux éléments architecturaux du bâtiment historique, souligne le caractère hybride de ce théâtre dans lequel triomphe l'esthétique des « goûts réunis ».



Morgan Pearce et Suzanne Jerosme (DR : Rupert Larl / Festival d'Innsbruck 2017)

La distribution pour défendre cette perle baroque, n'appelle (presque) que des éloges. Les deux rôles principaux en particulier crèvent la scène de manière époustouflante. Le baryton australien, lauréat du concours Cesti, **Morgan Pearce**, allie une amplitude vocale à une diction et un sens du théâtre exemplaires qui rendent extrêmement vivant un livret qui fourmille de tournures savoureuses. L'Octavie de **Suzanne Jerosme**, finaliste de ce même concours, est bouleversante de

vérité et si sa voix semble parfois acidulée, elle compense ce léger travers par un médium charnu, aussi convaincant dans les airs pathétiques (« Geloso sospetto » avec bassons, « Torna, o sposo ») que dans les airs véhéments (« Ziehet Titan », « Die Eifersucht » avec cors obligés) ou équivoques (la scène du spectre).

Les autres interprètes ne démeritent pas, loin s'en faut, malgré quelques reproches légitimes. Ainsi, le Sénèque de **Paolo Marchini** possède un timbre agréable, mais est un peu effacé et pèche par une prononciation de l'allemand pas toujours exemplaire, l'Ormoena de **Federica Di Trapani** séduit par son timbre léger, mais oublie l'importance des consonnes, le Pison de **Camilo Delgado Diaz** a les couleurs du rôle et une belle prestance, mais l'aigu est poussif (« Porto il seno »), tandis que le rôle essentiel de Davus est incarné par un ténor qui possède l'énergie idoine, mais sans toujours l'élocution qui en ferait un personnage réellement irrésistible : la comparaison avec l'interprète de la production de Karlsruhe est de ce point de vue cruel pour le jeune **Roberto Jachini Virgili**. La distribution est complétée par les deux contre-ténors au timbre très différent : plus charnu et moelleux celui d'Eric Jurenas (le roi d'Arménie Tiridate), qui rappelle un peu celui de Laurence Zazzo, plus aérien et aigu celui de **Akinobu Ono** (le courtisan Fabius), et la gracieuse soprano de **Robyn Allegra Parton** (Clelia) à qui échoient de très beaux airs (« Stille Düfte »).

La musique de Keiser est un enchantement permanent et le chef **Jörg Halubek**, friand de raretés (il a récemment exhumé un magnifique Flavio Crispo de Heinichen) dirige avec élégance et précision un ensemble certainement un peu vert, mais toujours attentif aux milles nuances d'une partition d'une incroyable richesse.

Compte-rendu opéra. Innsbruck, Festwochen der Alten Musik, Reinhard Keiser, Die römische Unruhe, oder Die edelmütige Octavia, 25 août 2017. Morgan Pearse (Nero), Suzanne Jerosme (Octavia), Eric Jurenas (Tiridates), Federica Di Trapani (Ormoena), Yuval Oren (Livia), Camilo Delgado Diaz (Piso), Robyn Allegra Parton (Clelia), Akinobu Ono (Fabius), Paolo Marchini (Seneca), Jung Kwon Jang (Lepidus), Roberto Jachini Virgili (Davus), François De Carpentries (mise en scène), Karine Van Hercke (décors et costumes), Orchestre Barockensemble. Jung, Jörg Halubek, direction.

Compte-rendu concert. 37ème Festival de la Roque d'Anthéron, le 16 août 2017. Récital Schubert. Arcadi Volodos, piano

Compte-rendu concert. 37ème Festival de la Roque d'Anthéron. Parc du château de Floran le 16 août 2017. F.Schubert. Arcadi Volodos, piano. Le pianiste Russe Arcadi Volodos, auréolé de ses succès mondiaux est venu à La Roque d'Anthéron avec un

public tout acquis, même si nous n'avons pas atteint le nombre de spectateurs des autres soirs. Le succès rencontré reste étonnant pour le concert de ce soir. Car les deux dernières Sonates de Schubert représentent un programme audacieux et rare.

Volodos belle virtuosité mais sans Schubert



En effet ces œuvres longtemps mal aimées car mal comprises ont à ce jour des interprètes attentifs et inspirés. Cette musique fleuve nécessite des moyens pianistiques importants mais surtout un musicien

visionnaire qui emporte les spectateurs loin dans les paysages affectifs de Schubert. Ce soir nous avons eu un éminent pianiste de l'école russe capable de jouer admirablement grâce à une technique accomplie. Mais, c'est là que le bât blesse : dans les bis généreusement accordés, il a été possible de constater que le jeu est le même quel que soit le compositeur. Schubert est donc digne de compter parmi les compositeurs pianistes aux exigences techniques souveraines en intéressant ce virtuose. La beauté des sonorités graves est admirable et avec effet, il est capable de les faire sonner incroyablement en les opposant aux aigus cristallins. Les traits peuvent être saillants et vifs. Mais ce n'est pas la même chose de jouer un thème de danse, en dansant sagement ou en sautillant. La lenteur est aussi affaire d'habiter le son, l'ennui gagne à la place de la mélancolie dans l'Andante sostenuto de la D.960. Les effets pianistiques à la longue se répètent de sophistiqués deviennent ... lassants. Volodos est un pianiste aux moyens considérables mais il se présente ce soir dans un programme peu adapté ; dans lequel ses manques interprétatifs

sont trop criants à notre goût. Peut être nos attentes dans Schubert sont elles trop hautes ? Adam Laloum la veille nous avait pourtant comblé. Vu le nombre de bis offerts, le public et le pianiste ont été heureux de ce partage de grande virtuosité. La variété des goûts et des styles, c'est cela la marque de ce grand festival international. Ce soir a été celui de la plus haute virtuosité pianistique.

Compte-rendu concert. 37 ième Festival de la Roque d'Anthéron. Parc du château de Floran le 16 août 2017. Frantz Schubert (1797-1828) : Sonate n°22 en la majeur D.959 ; Sonate n°23 en si bémol majeur D.960 Arcadi Volodos, piano.

OPERA. Coffrets cd pour le 10ème anniversaire de la mort de Luciano PAVAROTTI (2007-2017)



OPERA. 10ème anniversaire de la mort de Luciano PAVAROTTI (2007-2017). Le 6 septembre 2017 marque le 10è anniversaire de la mort de **LUCIANO PAVAROTTI**, le plus grand ténor italien du XXè : un monstre sacré que sa voix belcantiste, au timbre solaire a porté au sommet de la gloire, sachant pourtant toujours être généreux, simple, et surtout promoteur d'un chant lyrique en rien élitiste.

Luciano Pavarotti ténor verdien, donizettien, puccinien reste le chanteur d'opéra qui aura effacé les frontières entre lyrique et populaire, créant des concerts mixtes (classique et variétés) au retentissement planétaire.



SONY classical et **DECCA** fête celui qui reste 10 ans après sa mort, l'astre étincelant de l'opéra (avec MARIA CALLAS dont le 16 septembre 2017 marque le 40^e anniversaire de la disparition). Legato de rêve, style nuancé en vrai belcantiste, timbre solaire, articulation de l'italien somptueuse... Luciano Pavarotti avait tout. Certes le corps impressionnant du géant au mouchoir blanc en faisait un piètre acteur sur la scène, mais la voix incarnait totalement l'enjeu dramatique de chaque air.

SONY édite un triple coffret comprenant une sélection de rôles verdiens rares, le live du Concert Piazza Grande à Modène/Modena, enfin le fameux concert de Noël des 3 ténors (avec Plácido Domingo et José Carreras) – de son côté, **Decca** voit triple aussi avec un best of, intitulé « le ténor du siècle », rien que cela, où 3 cd résume les enregistrements et rôles tenus par Luciano pour la marque lyrique d'Universal : florilège d'airs d'opéra et de chansons revisitées selon le goût éclectique du belcantiste stylé... Prochaine critique à venir dans le mg cd dvd livres de classiquenews.





**Télé, ARTE. 2 documentaires LUCIANO PAVAROTTI sont
annoncés dimanche 3 septembre 2017, à 17h20
(Pavarotti, chanteur populaire), puis 18h15
(Pavarotti, une voix pour l'éternité).**